

Un Tour du monde en 80 grands-parents



Marguerite (1913/1995)

&

Henri (1915/2011)

nos arrière-grands-parents



Par Lison, Clovis, Anaë, Olympe, Elia

C'est notre grand-mère paternelle qui nous raconte leurs vies, en partant de leurs jeunesses... transmises par Henri et Marguerite.

Henri

Sa maman accouchera, seule, le 5 avril 1915, son mari est au front (guerre de 1914 -1918).

Henri a déjà quatre frères et sœurs, deux autres enfants naîtront après lui.

Ils vivront dans une petite maison située à « La Jéhannière » à Flers.

Dans l'unique chambre de neuf mètres carrés, les cinq garçons dormaient ensemble, trois dans un lit, deux autres dans un autre, faits de planches avec un matelas appelé « paillasse » fabriqué avec une toile d'emballage. Les parents dormaient dans la cuisine et les deux filles chez leur grand-mère qui habitait la maison d'à côté.

Il n'y avait ni l'eau courante ni l'électricité. On s'éclairait à la lampe à pétrole et on se chauffait à la cheminée. Les toilettes étaient au fond du jardin. Sa maman allait au lavoir avec sa brouette de linge, aidée de ses deux filles. Pendant ce temps, Henri gardait ses deux petits frères, Victor et Robert.

Il sera scolarisé à six ans à l'école privée à Flers. Il se levait à sept heures, mettait ses sabots, le sol était en terre battue, se lavait le visage avec l'eau contenue dans la cuvette, gelée en hiver, s'habillait d'un pantalon court, d'une chemise, d'un pull et d'une blouse. Il mangeait la soupe de la veille, puis il partait à l'école, après avoir mis son béret, ses galoches de bois, chaussures montantes avec semelles en bois, et sa cape en tissu.

Il avait cinq kilomètres à faire. Lorsqu'il pleuvait, la cape était trempée mais jamais sèche pour rentrer à la maison le soir.

À l'école Sainte-Marie, il y avait trois catégories :

- le pensionnat : la cour et la classe étaient réservées aux familles aisées,
- les demi-pensionnaires étaient dans une autre cour et une autre classe,
- et enfin, il y avait la cour et la classe des « pauvres » où était Henri.

Ils se rencontraient entre enfants uniquement à la messe à la Chapelle.

Ils n'avaient pas non plus les mêmes instituteurs.

Dans la classe d'Henri, ils étaient 45 enfants. Il arrivait souvent en retard le matin et allait quelquefois au coin, à genoux.

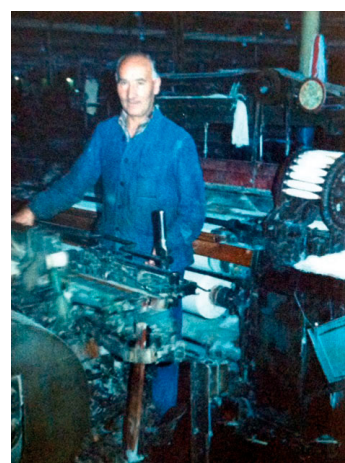
Avant de commencer le travail scolaire, il y avait d'abord la prière, puis la morale. Pour le repas du midi, sa maman lui avait préparé des tartines de beurre avec des figues ou une barre de chocolat noir.

Il quittait l'école à 16h30 car ses parents ne pouvaient pas payer l'étude. À son retour à la maison, il ne pouvait pas faire ses devoirs, car sa maman disait : « Il y a bien d'autres choses à faire ! Va chercher de l'herbe pour les lapins ».

Le soir, ils étaient neuf à table. Ils mangeaient de la soupe qui avait cuit dans une marmite posée sur un trépied dans la cheminée, puis soit des rillettes, soit des œufs, soit des harengs fumés. Deux fois par semaine, il y avait des galettes de sarrasin. Seul le dimanche matin, il déjeunait avec un chocolat chaud.



Henri soldat



Henri à l'atelier

Henri et son petit-fils

Et en soirée, quand les parents étaient de bonne humeur, ils chantaient tous les deux des chansons à leurs enfants et leur papa leur racontait des histoires en prenant ses enfants sur ses genoux ou bien leur récitait des fables de La Fontaine.

Son papa travaillait à l'usine de tissage où il était teinturier. Il était très gentil sauf quand il avait trop bu. Autour de l'usine il y avait beaucoup de bistrotts qui préparaient le café avec de la goutte. On leur en apportait sur le lieu de travail. Henri pense que son papa devait boire plus d'un litre d'eau de vie par semaine.



À 13 ans, Henri quittera l'école Sainte-Marie pour aller travailler à l'usine de tissage. Il commençait à 7 heures le matin et terminait à 19 heures. C'était de longues et fatigantes journées, gamelle réchauffée à midi...

Tout le monde était payé à la quinzaine, en liquide. Chaque enfant devait donner son salaire

complet à sa mère. La maman disait : « Je vous nourris, je vous habille » et cela jusqu'à 21 ans (date de la majorité)...

En novembre 1936... Henri a 21 ans. Il part faire son régiment au Maroc, à Mazagan, actuellement El Jadida. Il y restera jusqu'en juillet 1938, reprendra son travail à l'usine et sera rappelé sous les drapeaux en septembre 1939.

Il sera dans les tranchées dans le bois de Burgdorf à environ deux kilomètres des soldats allemands.

Henri aura une permission de trois jours pour se marier avec Marguerite, le 18 novembre 1939.

Marguerite a 25 ans.

Marguerite

Marguerite ne gardera, de sa petite enfance, que le souvenir de son accueil à l'Ouvroir Saint-Joseph à Flers où elle sera laissée à huit ans suite à l'abandon de son père, à la charge de sa belle-mère qui demandera son placement à l'assistance publique. Elle arrivera au foyer de l'hôpital d'Alençon le 18 février 1922. Puis elle aura successivement trois familles d'accueil ; son instituteur demandera à l'assistance publique l'autorisation de la garder au-delà du 3 juin 1926, date de ses 13 ans, le certificat d'études ayant lieu le 25 juin 1926 et l'enfant ayant toutes ses chances de réussir.

Dès le 1^{er} juillet, elle devra quitter sa dernière nourrice pour être placée en « gages » chez un instituteur à L'Épinay-le-Comte. Période douloureuse, elle vivra dans une petite chambre mansardée, non chauffée l'hiver. Elle transportera le linge sale dans une brouette pour aller au lavoir de la commune où il fallait quelquefois casser la glace pour laver les effets de ses patrons. En janvier 1930, sa belle mère écrit au directeur de l'assistance publique pour la faire revenir à son foyer. Elle devra l'embaucher, signer un contrat et lui verser un salaire sur le compte de la caisse d'épargne de Marguerite, soit 50 francs par mois. Le total de ses gains « deniers pupillaires » lui sera remis à sa majorité : 21 ans.

Au retour de son mariage, après une permission de trois jours... Henri traînera quatre jours sur les routes pour retrouver son régiment. Il retournera sur le front jusqu'en mars 1940, puis il connaîtra la dure vie de prisonnier, d'abord en camp, en France.

Les hommes sont couverts de poux, ont la dysenterie car l'eau qui est dans les citernes est versée ensuite dans des auges aussi bien pour boire que pour se laver. Plusieurs hommes meurent chaque jour.

À leur arrivée en Allemagne, ils seront fouillés et passeront au « dépouillage » : douches et vêtements nettoyés à la vapeur.

Ils passeront huit jours dans le camp, mis par groupes et rassemblés par communes. Les civils allemands feront leur choix.

Henri sera placé avec un parisien chez un patron qui tient une entreprise de transport (livraisons de sacs de charbon, de pommes de terre). L'hiver, il travaillera sur les routes.

Tout cela durera jusqu'à l'été 1945.

Tous les jours, en provenance de Paris, des prisonniers rentraient chez eux.

Les familles peinaient à les reconnaître.

Marguerite, sa femme, ira chaque jour guetter le retour d'Henri sur le quai de la gare de Flers.

Ce jour du retour, six années après, Marguerite ne retrouvera plus le même homme.

Pendant son absence, elle avait réussi à trouver un petit logement, à économiser pour l'achat de quelques meubles, mais tout a été bombardé. Ils devront vivre tous les deux chez la belle-mère de

Marguerite pendant 4 mois, en dormant dans la cuisine.

Puis, ils trouveront une grande pièce à louer. Il n'y a pas d'eau, la pompe est à 50 mètres. Les toilettes sont au fond du jardin. Il y a l'électricité et une cheminée.

Henri reprendra le travail à l'usine de tissage huit jours après son retour. Sa femme travaillera dans un café puis dans une ferme.

En 1946 et 1947 leurs deux premiers enfants décéderont à la naissance.

Puis en 1949, naissance de jumeaux.

La vie à quatre dans l'unique pièce sera très difficile. Henri installera une cloison, leur lit sera démonté en deux. Les enfants dormiront tête bêche dans un des cosys.

Les achats de nourriture se faisaient avec des cartes. Les parents devaient se priver, les fruits étaient réservés aux enfants. Marguerite s'occupera de ses jumeaux et d'un autre enfant qu'elle prendra en garde. Dès leurs six ans, ils seront scolarisés et Marguerite travaillera à l'usine de tissage. C'est Henri qui accompagnera les enfants à l'école le matin très tôt, avant d'aller à l'usine.

En février 1957 une association leur propose de louer une maison HLM au 32, allée des Tisserands.

Henri louera un cheval et une carriole pour le déménagement.

Ils sont heureux, tous les quatre, même si tout est gelé en arrivant.

Moi, votre grand-mère paternelle... je les ai connus en 1972. Henri avait 57 ans et Marguerite 59.

Un accueil chaleureux : « Rentre ma petite fille ».

Marguerite porte une blouse toute fleurie, superposée d'un tablier dépareillé. Henri est vêtu de son éternelle salopette bleue à bretelles et d'un pull tricoté maison. Je constaterai par la suite qu'il troque sa tenue du quotidien uniquement le dimanche matin pour se rendre à la première messe.

Dès le retour de l'office religieux, l'unique pantalon dominical, élimé, retrouvera vite sa place, suspendu dans le placard de la chambre en attendant le dimanche suivant. Tout comme la paire de chaussures cirées sera troquée pour des chaussons usagés, capables de s'introduire dans les sabots réservés au jardin.

Un logement très modeste et... pas de machine à laver, pas de cafetière électrique, pas de grille-pain, pas de mixeur, pas de micro-ondes.

Ils travaillent toujours tous les deux à l'usine de tissage « La Blanchardière » à Flers.

Extraits d'un courrier du 11 octobre 1982 de Marguerite à sa petite-fille, qui lui demandait des souvenirs de son enfance.



Avec leur
petite-fille

à 9 ans, sans famille, j'ai été mis à l'asile
publique là où les enfants ont un nomé
no; en arrivant à cette porte qui me paraissait
immense, j'ai hurlé quand elle s'est refermée
sur moi, ne connaissant plus personne et n'étant
aimé de personne; et à ce moment là j'avais
pensé que quoi qu'il arrive, si j'avais plus tard
des enfants, de ne jamais les quitter. et tu
vois, la séparation est une chose épouvantable.

ma première communion a été vraiment une
date merveilleuse. pour une fois j'étais
comme les autres filles: une dame m'avait
prêté la robe et le voile une autre les
souliers, une autre les bas: une dame de
Paris m'avait donné une chapellet blanc

la guerre, C'est une chose horrible qu'il
faudrait éviter et pendant 5 ans $\frac{1}{2}$ j'ai
attendu comme tout le monde le retour
de Papy. Beaucoup de privations, sans
pain au presque, et un Papy âgé qui
n'a jamais su rire qui a beaucoup tra-
vaillé et qui maintenant a beaucoup de
mal à résister à la maladie.



Mamie nous dira au revoir le 9 janvier 1995, et Papy le 9 mars 2011.

Merci Papy d'avoir parlé, raconté.

Merci Mamie de vos longs courriers sur feuilles de cahier de vos écoliers.

Merci Papy et Mamie de nous avoir transmis les valeurs de la vie...

La vie a continué, soyez rassurés :

Lison, Anaë, Elia, Clovis, Olympe vous auraient émerveillés.

Nous ne vous oublierons jamais.